

**EMPLOIS ET VALEURS DES MARQUEURS
WÁY ET MÀNÀ EN HAWSA***

Mahaman Bachir Attouman
Université Abdou Moumouni de Niamey

Le but de cet article est de présenter deux marqueurs en Hawsa dans leur fonctionnement et leurs valeurs, *wáy* et *mànà*. *Wáy* exprime une valeur modale qui se réalise sous la forme soit d'un renvoi à autrui soit d'un recours à autrui. Quant à *mànà*, ses deux significations de réitération renforcée d'une injonction et de confirmation, elles peuvent être ramenées à une seule et même opération de reprise identificatrice d'un énoncé antérieur après que sa validation ait rencontré un obstacle.

Les deux particules discursives¹, *wáy* et *mànà* (ou *màn*), à notre connaissance, n'ont pas fait l'objet d'une étude qui leur soit spécifiquement consacrée en dépit de leur usage très courant. On notera toutefois le paragraphe consacré à *wáy* par Paul Newman (Newman 2000) dans sa monumentale grammaire du Hawsa. Les deux principaux dictionnaires du Hawsa, Bargery et Abraham ont consacré des entrées à

* Je remercie Paul Newman qui a eu l'amabilité de lire une première version de cet article. Ses observations ont permis d'y apporter des améliorations sur plusieurs points. Nous restons, bien entendu, seul responsable de l'analyse développée ici.

¹ Les données utilisées dans cette étude proviennent pour l'essentiel du parler du Damagaram (Zinder) dans le sud-est du Niger. Mais les valeurs dégagées de ces deux particules sont valables pour tous les dialectes. Abréviations utilisées : Ac : accompli ; AcI : accompli I ; AcII : accompli II ; InacI : inaccompli I ; InacII : inaccompli II ; Inj : injonctif ; Loc : opérateur de localisation ; neg : négation ; p : proposition ; p' complémentaire de p, pour simplifier, négative de p ; VisI : visée I ; VisII : visée II ; vv : voyelle longue ; v : voyelle brève ; ´ : ton haut ; ` : ton bas ; ^ : ton tombant.

ces deux marqueurs, avec une bonne traduction pour *mànà* qui est rendue par : 'indeed, well, of course'. Pour *wáy* la traduction est seulement exacte quand elle est rendue par : 'it is said, is supposed, rumor, named'. Dans Abraham (1962) où un traitement plus important a été réservé à *wáy*, les significations qui lui sont attribuées en combinaison avec un autre marqueur ne sont pas exactes. A titre d'exemple, à propos de *wáy* combiné avec le subjonctif, on lit :

(followed by subjunctive) in order that *ya kafà musù idò wai yà ga àbìn dà sukèe nufin yîi* 'he stared at them to see what they were up to' [p 915]

La signification 'in order that' est en fait une valeur propre de l'injonctif (subjunctive) et celle de *wáy* n'apparaît pas. Enfin, les deux dictionnaires ignorent l'emploi de cette particule en combinaison avec l'interrogation.

Les deux marqueurs présentent tous les deux, deux emplois. *Wáy* exprime une valeur modale qui prend la forme soit d'un renvoi ou d'un recours à autrui. Par autrui, il ne faut pas entendre seulement un sujet situé hors de la sphère de l'énonciateur, mais comprendre aussi un emploi grammaticalisé, dont *wáy* est la trace. Dans le premier emploi *wáy* permet à l'énonciateur d'émettre une réserve, un doute, de prendre une certaine distance, de se démarquer pour signifier qu'il ne prend pas en charge le contenu de l'énoncé. L'effet de cette distanciation, c'est de produire une valeur d'incertitude, de forte diminution de la valeur de certitude de l'énoncé. Quant au second emploi, il n'apparaît que dans les interrogatives, avec ou sans mot interrogatif, dès lors qu'elles ne présentent pas de valeur distinguée, c'est-à-dire quand on affine à un parcours² sur le domaine des valeurs imaginables ou possibles. Interroger c'est déjà, de la part de l'énonciateur s'adresser à autrui pour que parmi les valeurs possibles, il lui indique la bonne valeur, la réponse. Avec *wáy* en plus, l'interrogation se trouve renforcée : l'énonciateur ne peut vraiment arrêter le parcours, ne cesse de s'interroger, ne peut pas trouver la bonne réponse, et il cherche une issue à son embarras en se tournant vers autrui comme recours. Ceci explique pourquoi ce genre d'interrogation est accompagné d'effet d'irritation, d'impatience, de désespoir.

² L'opération de parcours consiste à passer en revue tous les éléments d'une classe, d'un domaine sans s'arrêter sur un seul de telle sorte que chaque élément valide la relation prédicative en jeu. Pour que le parcours ait lieu il faut que le domaine à parcourir ait au moins deux éléments, deux valeurs comme dans les interrogatives du type "yes-no question" avec deux valeurs l'une positive **p** et l'autre négative **p'** ex.: *il est venu ?* où la valeur positive est représentative de tout le domaine **p/p'** qui fait l'objet du parcours.

Avec *mà̀nà*, employé avec l'injonctif (subjunctive des hawsaïstes) ou l'impératif on a exactement ce que Culioli (1990c) rapporte à propos de l'emploi de *donc* et l'injonction en français :

tout énoncé inter-subjectif marqué par un impératif (ou un subjonctif) représente une mise en relation entre deux positions, l'une qui renvoie à ce qui est le cas au moment où celui qui produit l'énoncé parle, l'autre qui renvoie à la représentation de l'état de choses visé. [171-72]

Fondamentalement *mà̀nà* est la marque d'une opération de reprise. Le procès qu'il détermine a fait l'objet d'une première prédication mais sa validation pour une raison ou une autre rencontre un obstacle et il est repris avec l'emploi de *mà̀nà*. L'injonctif exprimant les valeurs de prière, de suggestion, d'ordre, de souhait, de requête, celles-ci vont se trouver renforcées par l'emploi de *mà̀nà* de telle sorte qu'elles sont accompagnées des nuances d'agacement, d'irritation, d'empressement à voir l'injonction de l'énonciateur réalisée, validée. Le second emploi de *mà̀nà* met aussi deux énoncés en jeu, celui qui le contient, appelé l'énoncé ultérieur, ayant été déclenché par un énoncé antérieur, explicitement (assez souvent une question) ou implicitement construit, qu'il reprend par identification, ce qui a pour résultat de produire une valeur de confirmation.

1. *Wáy* Comme Marque de Renvoi à Autrui

Comme nous le faisons remarquer plus haut, la particule discursive *wáy* n'a pas fait l'objet d'une étude globale. Nous avons trouvé quelques études partielles et réduites à un seul emploi. Cet emploi est attesté dans le parler standard³ (de Kano) et d'autres du Nigeria et est rare, pour ne pas dire inexistant, dans les dialectes du Niger. *Wáy* apparaît avec un nom propre pour construire la signification de : 'nommé un tel ou appelé / qui s'appelle un tel'. Avant de revenir sur cet usage que nous considérons plutôt comme "marginal", non représentatif de la signification de

³ L'usage de *wáy* dans les dialectes du Nigeria ne se limite pas, bien entendu, à cette valeur. Les autres emplois de ce marqueur y sont attestés. Dans Newman (2000 : 376) deux usages de *wáy* sont rapportés de façon brève : "There are alternative means in Hausa of expressing a phrase like 'a boy named/callede Musa.' One is to use a relative clause, e.g., **yaarò dà akèe kiràa Muusaa** (lit. boy that one.Rcont1 calling Musa). Another is to modify the common noun by a phrase of the form **wai** 'it is said' + an independent pronoun + the name, e.g., **yaarò wai shii Muusaa**. ... The word **wai** ... which, in the reduplicated form **waiwai** exists as a common noun meaning 'rumor or hearsay', also serves as a function word optionally introducing complement clauses".

ce marqueur, examinons d'abord une valeur que nous allons prendre comme sa valeur de base par commodité. Il s'agit du fonctionnement dans lequel il introduit la valeur d'un renvoi à autrui par l'énonciateur pour lui attribuer une assertion. Cette opération va se manifester par diverses valeurs ou significations. Commençons par le cas très simple où l'emploi de *wáy* introduit une désassertion, un affaiblissement de la valeur assertive de l'énoncé.

- (1) a. Àlí yáa zóo.
Ali il-AcI venir
'Ali est venu.'
- b. wáy Alí yáa zóo.
wáy Ali il-AcI venir
'Ali serait venu.'
- c. wáy Alí yáa zóo ?
wáy Ali il-AcI venir
'Ali serait-il venu ?'

En (1a) l'énoncé a une valeur assertive : l'énonciateur prend en charge la véracité du contenu de l'énoncé, ou s'en porte garant et ceci lui confère une valeur de certitude. Avec l'introduction de *wáy* en (1b), la valeur modale de l'énoncé se trouve modifiée : l'énonciateur n'est plus identifié à l'asserteur, il rapporte de seconde main le contenu du même énoncé, attribuant à autrui la responsabilité de l'assertion, ce qui du point de vue de l'énonciateur signifie une distanciation par rapport au contenu de l'énoncé, un doute, une incertitude quant à sa véracité. L'énonciateur n'accorde pas foi à la venue de Ali. On passe ainsi du certain en (1a) à du non certain en (1b) par l'emploi de *wáy*. En (1c) qui combine *wáy* avec l'interrogation, l'énonciateur, par ouï-dire (emploi de *wáy*) a appris que Ali est venu et il en demande confirmation. Autrement dit on a une interrogation à valeur distinguée⁴ dans laquelle une assertion a été produite par autrui, 'Ali est venu', que reprend l'énonciateur pour demander au co-énonciateur si cette valeur est bien la

⁴ Par opposition à l'interrogation à valeur distinguée ou privilégiée, l'interrogation simple présente deux ou plusieurs valeurs équipossibles, chacune pouvant être la bonne valeur. Ainsi dans *Ali yáa zóo ?* 'est-ce que Ali est venu ?' les deux valeurs positive, 'Ali est venu', et négative, 'Ali n'est pas venu', pour l'énonciateur, qui ignore la bonne réponse et s'adresse à son interlocuteur, peuvent constituer chacune la bonne réponse. Avec l'interrogation à valeur

bonne. L'emploi de *wáy* peut signifier en plus que l'énonciateur, tout en demandant la confirmation de l'assertion d'autrui, n'y accorde pas foi.

Cette valeur de base de *wáy* étant dégagée, revenons maintenant à cet emploi "marginal" tel qu'il est étudié dans quelques rares analyses sur le Hawsa (cf. note 3).

- (2) a. àkwáy wání mùtún wáy shíi Máalàn Sáanii.
 il y avait un certain homme *wáy* lui Malan Sani
 'Il y avait un homme appelé Malan Sani.'
- b. àkwáy wání mùtún á nàa cée míshì Máalàn Sáanii.
 il y avait un certain homme on Inac-I dire à-lui Malan Sani
 'Il y avait un homme qu'on appelait / appelé Malan Sani.'
- c. àkwáy wání mùtún súunán shì Máalàn Sáanii.
 il y avait un certain homme nom-de lui Malan Sani
 'Il y avait un homme qu'on appelait / appelé Malan Sani.'

L'énoncé (2a), est impossible dans les dialectes du Niger ou paraît bizarre. On y dira ce même énoncé non seulement sans le marqueur *wáy* mais avec en plus les expressions *súunán shì* ou *á nàa cée míshì* comme en (2b) et (2c). Cette "malformation" dans les parlers du Niger est due au fait qu'un nom comme Malan Sani est tout à fait ordinaire, normal et le porter n'a rien de surprenant, d'anormal. On ne peut donc trouver à redire sur le fait de porter un tel nom, par l'emploi de *wáy*. Il faudrait donc associer à *wáy* un nom qui puisse être plus ou moins contestable par sa singularité ou sa bizarrerie pour avoir un énoncé bien formé de ce type dans ces parlers, avec en plus *súunán shì*, qui est redondant dans le parler de Kano. C'est ce qu'offrent les exemples ci-dessous :

- (3) àkwáy wání mùtún wáy súunán shì Kùbúbúwàa.
 il y avait un certain homme *wáy* nom-de lui Vipère
 'Il y a un homme qui s'appelle, vous me croirez si vous le voulez, Vipère.'

distinguée, l'une des valeur est privilégiée car considérée comme étant la bonne réponse mais n'étant pas absolument certain, l'énonciateur a recours à autrui pour en avoir confirmation.

- (4) mǐjìn Zàará, wáy súnán shì Bòozáíí !
 mari-de Zara, wáy nom-de lui Putois
 ‘Le mari de Zara, il s’appelle Putois!’
- (5) wáy shì gwàníń kòokóowà, yá táashi yá tàrkí
 wáy lui champion-de lutte il-AcII se lever il-AcII défier
 Gàrdágò, ná cèè mákà dà Gàrdágòn, yá wàbcée
 Gardago, je-AcII dire à-toi quand Gardago-le, il-AcII arracher du sol
 shì, yá yí sámà dà shíí, sáy kwà gàa shì à kás,
 le il-AcII faire faire avec lui, et alors voici le à terre,
 yáa káasà táashì !
 il-AcI ne pas pouvoir se lever !
 ‘Lui, qui se prend pour un champion de lutte, il se leva et défia Gardago, je
 te le dis quand le Gardago te l’arracha du sol et te le souleva bien haut,
 eh bien en un rien de temps, le voici à terre, incapable de se relever !’

Les énoncés (3) et (4) ne sont pas compris comme dits par autrui et rapportés par l’énonciateur mais bien dits par lui (l’énonciateur est identifié à l’asserteur) qui informe son interlocuteur, tout en soulignant la bizarrerie de porter ce genre de nom, *Putois*, *Vipère*, par l’emploi de *wáy* qui ici permet d’apprécier avec incrédulement ou de façon contestable le fait de porter un tel nom. Il est plus facile de contester une qualité que s’attribue quelqu’un que de remettre en cause un nom et c’est pourquoi les énoncés tels que (5), dans lequel le titre de champion de lutte que porte un lutteur est sérieusement contesté puisqu’il a mordu la poussière, sont plus fréquents. Dans cet énoncé, l’emploi de *wáy* est limpide. Le lutteur se prend pour un champion ; il est violemment terrassé par un autre, d’où l’emploi de *wáy* par l’énonciateur pour lui renvoyer la paternité de l’assertion du titre de champion, ce qui est une façon de souligner sa prétention, de douter de son titre de champion. *Wáy* y a donc une valeur modale appréciative de remise en cause, de contestation, de mise en doute ou de non-crédibilité. Cette valeur peut, bien entendu, porter non seulement sur des termes comme dans les exemples ci-dessus mais aussi sur des relations.

- (6) wáy Hámzà Dèelú zây àrmáa.
 wáy Hamza Delu il-VisII épouser
 ‘Il paraît que c’est Delu que Hamza va épouser.’

- (7) a. *káa jí wáy Gárba yáa sáyda góonâl táashi.*
 tu-AcI entendre wáy Garba il-AcI vendre champ-le le sien
 ‘Tu as entendu, Garba aurait vendu son champ.’
- b. *wáy nèè ? dán sáydaawáa, yáa sáydaa.*
 wáy c’est pour vendre, il-AcI vendre
 ‘Aurait vendu ? Pour ce qui est de vendre, il l’a (vraiment) vendu.’
- (8) a. *án cèè mātà tà kóomàa gidán míjìn tà tá*
 on-AcI dire á-elle elle-Inj retourner chez mari-de elle elle-AcII
cèè táa kí.
 dire elle-AcI refuser
 ‘On lui avait dit de regagner son domicile conjugal (et) elle a dit
 qu’elle refuse.’
- b. *wáy bá, wáawáá !*
 wáy neg, idiote
 ‘C’est incroyable, quelle idiote !’
- (9) *zân táashi ìn jée ìn hwáďđaa wáà Ráabí zàncén*
 VisII-je se lever Inj-je aller Inj-je dire à Rabi parole-de
tàhíyàl tàawá kál tà jée tà jí à wáy.
 départ-le le mien neg elle-Inj aller elle-Inj entendre par wáy
 ‘Je vais me lever, aller informer Rabi de mon départ, il ne faut pas qu’elle
 aille l’apprendre par la rumeur /par quelqu’un d’autre / de seconde main.’

L’énoncé (6) a une double interprétation : celle que fait apparaître la traduction dans laquelle l’énonciateur rapporte de seconde main, par oui-dire, le contenu de l’énoncé et une seconde dans laquelle *wáy* exprime en plus une valeur dépréciative : Hamza a choisi d’épouser Delu et l’énonciateur, par l’emploi de *wáy*, ne trouve pas son choix bon, ne l’approuve pas. Avec une intonation interrogative, (*wáy Hámzà Dèelú zây àrmáa ?*) le même énoncé prendra la signification suivante : l’énonciateur a entendu que Hamza va épouser Delu et sans trop y croire, il en demande la confirmation mais en soulignant bien, par l’emploi de *wáy*, qu’il n’est pas celui qui affirme l’énoncé dont il demande la confirmation : ‘est-ce vrai que

c'est Delu que Hamza va épouser ?' / 'est-ce vrai que Hamza va épouser Delu ?' En (7), l'énonciateur rapporte par ouï-dire que Garba a vendu son champ. L'emploi de *wáy* signifie que l'événement n'est pas du tout certain, qu'il relève de la rumeur. En rétorquant par *wáy* (emploi lexicalisé) combiné avec l'identificateur *nèe* et une interrogation qui a une valeur de réplique, le co-énonciateur confirme la véracité de l'événement, comme l'exprime la suite de l'énoncé. Cet emploi lexicalisé de *wáy* est courant et n'a lieu qu'à l'intérieur d'un énoncé. On notera que l'énoncé peut être réduit à *wáy* tout seul. Dans ce cas, il se rattache à l'énoncé précédent sur lequel il porte (cf. 8b). En (7b) le co-énonciateur pouvait répondre par : *wáy* tout simplement avec une intonation descendante ou *wáy bá* (*wáy*+négation). Il est alors une appréciation du contenu de l'énoncé précédent (a) et signifie pour l'énonciateur qu'il a entendu le contenu de (a) mais ne l'approuve pas, ce qui peut être traduit par : 'c'est ce que j'ai entendu'. L'énoncé (8) constitue un autre exemple de ce cas dans lequel *wáy bá* en (b) reprend la dernière partie de l'énoncé (a) : 'elle a dit qu'elle refuse'. Cette reprise est marquée par *wáy* que l'énonciateur emploie pour signifier non seulement qu'il ne prend pas en charge le contenu de l'énoncé mais en plus qu'il n'approuve pas cette décision de refuser de regagner le domicile conjugal. Quant à l'exemple (9), il illustre de nouveau cet emploi lexicalisé où *wáy* peut être rendu par "ouï-dire" ou "rumeur", "de seconde main" ou encore "par autrui".

Dans les énoncés précédents le renvoi à autrui d'une assertion exprime des valeurs "nettes" : affaiblissement de la véracité du contenu d'un énoncé, sa mise en cause ou en doute qui peuvent être doublés d'une appréciation de rejet de la part de l'énonciateur. Il n'en est pas toujours ainsi. Ce renvoi à autrui peut aussi exprimer des valeurs "moins nettes" comme la simple distanciation (l'énonciateur tient à souligner son rôle de simple rapporteur de la parole d'autrui), l'interprétation d'un énoncé, une appréciation en termes de prétexte, ou l'expression d'une croyance supposée, qui pourrait être le cas ou même l'atténuation de l'assertion du contenu par l'énonciateur de son propre énoncé.

- (10) Ràbó yá cèè wáy kà jée yá nàa kíràn kà.
 Rabo il-AcII dire wáy tu-Inj aller il InacI appeler te
 'Rabo a dit que tu y ailles, il t'appelle.'

- (11) bàabá gàa Alí nân wáy báy yàa zúwàa mákárántáa,
 papa voici Ali ici wáy neg il-Inac aller école
wáy kân shí yá kèe yîn cíiwòò.
 wáy tête-de lui il InacII faire mal
 ‘Papa, il y a Ali, il dit qu’il ne va pas à l’école, il dit que c’est sa tête qui
 lui fait mal.’
- (12) sárkíi yá sàà àkà rúhèe shí wáy dán yá nàa
 roi il-AcII mettre on-AcII enfermer le wáy parce que il InacI
 sôn díyál shì.
 aimer fille-de lui
 ‘C’est le roi qui l’a fait enfermer sous prétexte qu’il aime sa fille.’
- (13) ká nàa gáníi wáy hál húshíi yá kèe yíi sáy
 tu InacI voir wáy même fait de se fâcher il InacII faire comme si
 ká cèe wàndà àkà yíi wàa kàagèe.
 tu dire celui on-AcII faire à fausse accusation
 ‘Tu vois, il va jusqu’à se fâcher comme quelqu’un qu’on a faussement
 accusé.’
- (14) bàa wání àbù bá nèe wáy sóò yá kèe yà járràbàa kù.
 neg quelque chose neg c’est wáy vouloir il InacII il-Inj tester vous
 ‘Ce n’est rien, il veut (seulement) vous tester.’
- (15) àbìn lúuráa a nân shíi nèe bàa wáy káwàw mùtún
 chose-à remarquer à ici lui c’est neg wáy seulement homme
 yà báadà ámsóoshí gà támbáyóoyíi bá sáy án
 il-Inj donner réponses á questions neg alors on-AcI
 járràbà íyàawár kà.
 tester pratique-de toi
 ‘Ce qu’il faut remarquer ici, il ne faut pas croire qu’il s’agit seulement de
 répondre aux questions, mais il faut aussi subir un test pratique.’

Ainsi en (10) et en (11), l’énonciateur en employant *wáy* tient à faire savoir à son co-énonciateur qu’il n’a aucune responsabilité dans ce qui est dit, qu’il ne fait que

transmettre un message. Cet emploi de *wáy* est aussi une manière d'atténuer la force de l'injonction voire de la supprimer. Dans le cas de l'interprétation 'sous prétexte', l'énonciateur non seulement rapporte les faits auxquels réfère l'énoncé, mais en plus, il les désapprouve : (12) et (13). L'interprétation peut prendre la valeur d'explication ou d'interprétation d'un énoncé produit par autrui, présentant ce que autrui veut signifier, cas de (14) qui renvoie à un énoncé antérieur sur lequel porte *wáy* et de (15) dans lequel *wáy* exprime une croyance qui pourrait être le cas et contre laquelle l'énonciateur met en garde.

L'énonciateur peut rapporter son propre énoncé. C'est le cas par exemple quand il raconte son propre rêve et *wáy* permet de marquer cette distanciation d'avec la réalité, de souligner la valeur fictive, imaginaire du rêve (cf. (16)). C'est également le cas quand il reprend à son compte, de façon réelle ou feinte, un énoncé produit par autrui pour susciter la réaction du co-énonciateur (cf. (17)).

- (16) máhwálkíí ná yí wáy í nàa cíkín góonáatá wáy sáy
 rêve Je-AcII faire wáy je loc dans champ-de-moi wáy alors
 ká kóoróo gárkèn sháanú gúdá wáy sáy ká cée,
 tu-AcII conduire troupeau vaches entier wáy alors tu-AcII dire,
 báabà Àmíinàa, gàa shí kîn sháa nóonò.
 mère Amina voici cela tu-VisI boire lait
 'J'ai rêvé, j'étais dans mon champ, alors tu y as conduit tout un troupeau de
 vaches et tu as dit, mère Amina, voilà de quoi boire du lait.'

- (17) a. wáy í nàa zúwàa gárkál.
 wáy je InacI aller jardi
 'Il paraît que je vais au jardin.'

Les énoncés (18) et (19) présentent un cas assez particulier puisqu'il s'agit de la combinaison de deux opérations : un semblant d'attribution à autrui de son assertion et une invalidation, indirecte et polie de l'énoncé produit par le co-énonciateur. Cette invalidation est construite en (18) de la façon suivante : un premier énonciateur, par l'énoncé (a), affirme que son interlocuteur n'a pas mangé; il est démenti par ce dernier en (b); le premier énonciateur justifie son affirmation par (c) : le plat n'a pas été touché. Les deux énoncés (a) et (c) sont en relation causale de consécution : à partir de (c) introduit par *wáy* on déduit (a), autrement dit (a) découle de (c). En énonçant (c), cause et justification de (a), le locuteur argumente sa première affirmation, (a), et indirectement invalide le démenti (b) de

son interlocuteur. Par l'emploi de *wáy* qui introduit (c), le locuteur attribue en quelque sorte à autrui l'assertion de son propre énoncé pour ne pas apparaître comme contredisant son interlocuteur. C'est comme si l'énonciateur s'excusait auprès de son interlocuteur en lui apportant la preuve qu'il n'a pas mangé et on pourrait gloser la suite *wáy* suivi de (c) par : 'je m'excuse, c'est que, le repas, j'ai vu que tu ne l'as pas touché'. L'énoncé (19) est construit selon le même schéma que (18) : (a) : une mère ordonne à ses enfants sauf Sani de se lever et d'aller à l'école ; le père s'oppose à ce que Sani reste et leur demande à tous d'y aller (b); (c) : la mère rétorque en argumentant que Sani ne se sent pas bien pour justifier (a) et indirectement invalider l'opposition (b) du père, invalidation qu'elle exprime de façon polie par l'emploi de *wáy* qui introduit (c) et attribue son énonciation à autrui, pour ne pas paraître comme s'opposant directement à lui, diminuant ainsi la force assertive de l'énoncé et produisant, de cette façon, cette valeur d'excuse de *wáy*.

(18) a. *hár yà̀nzú bà kà yí bá à̀bíncí, kóo bàk kàa*
 jusqu'à présent neg tu-Ac faire neg repas ou bien neg tu-Inac
jín yínwàa née ?
 éprouver faim c'est?
 'Jusqu'à présent tu n'as pas mangé, ou bien tu n'as pas faim ?'

b. *náa yí à̀bíncí.*
 je-AcI faire repas
 'J'ai mangé.'

c. *wáy à̀bíncîn née ná gánii ba kà tá̀bàa shí bá.*
wáy repas-le c'est je-AcII voir neg tu-AcI toucher le neg
 'Mais j'ai vu que le repas, tu ne l'as pas touché.'

d. *à̀ gídán Sáalisu ná yí à̀bíncí.*
 a maison Salissou je-AcII faire repas
 'C'est chez Salissou que j'ai mangé.'

(19) a. *kù táashì kù tàhí mákárántáa, Sáaní, káy, kà zám̀nàa.*
 vous-Inj se lever vous-Inj aller école, Sani toi tu-Inj rester
 'Levez-vous, allez à l'école, Sani, toi, tu restes.'

- b. kàakàa yà zámnaa, sù táashì sù tàhí súu dúkà.
comment il-Inj rester, ils-Inj se lever ils-Inj aller eux tous
'Comment ça, qu'il reste ? qu'ils se lèvent et y aillent eux tous.'
- c. wáy gáníí ná yí báy yàa jîn dáadín jikín shì,
wáy voir je-AcII faire neg il-InacI sentir bien-de corps-de lui,
àmmáa...
mais ...
'C'est que j'ai vu qu'il ne se sent pas bien, mais ...'
- d. áy, báabù wání àmmáa yà yí zámán shì.
mais il n'y a pas un mais il-Inj faire rester-de lui
'Mais il n'y a plus de mais, qu'il reste.'

Dans tous les énoncés introduits par *wáy* que nous venons d'examiner, en dehors du cas particulier de (2), ce marqueur est la trace de l'opération de renvoi à autrui avec comme signification constante un affaiblissement de l'assertion ou de l'injonction. Cette valeur apparaît avec tous les marqueurs aspectuels y compris l'injonctif, aussi bien dans les énoncés assertifs que dans une interrogation à valeur distinguée comme (1c). Dans ce type d'interrogation, la valeur distinguée est en quelque sorte stabilisée et c'est ce qui permet par l'emploi de *wáy* d'introduire de l'incertitude, puisque pour l'énonciateur qui demande sa confirmation elle peut ne pas être la bonne valeur.

1.1 *Wáy* comme marque de recours à autrui. Dans le cas de l'interrogation qui présente un parcours sur le domaine des valeurs possibles, chacune pouvant constituer la bonne réponse pour l'énonciateur qui formule la question, il n'y a pas de valeur unique, stabilisée. *Wáy* va construire la recherche de cette valeur stabilisée, la recherche d'une issue au parcours. Il y a un recours à autrui que construit *wáy* parce que l'énonciateur ne trouve pas de lui-même l'issue, la réponse. L'interrogation avec un mot interrogatif : *wàa* 'qui', *mìi* 'quoi', *yàayàa* 'comment', *inàa* 'où', *yàwshèe* 'quand', offre un parcours sur le domaine des occurrences possibles permettant à *wáy* de construire la recherche de cette issue.

- (20) a. *ináa ná sáà mábúudfín dǎakiiná ?*
 où je-AcII mettre clef-de chambre-de-moi ?
 ‘Où ai-je mis la clef de ma chambre ?’
- b. *wáy ináa ná sáà mábúudfín dǎakiiná ?*
wáy où je-AcII mettre clef-de chambre-de-moi ?
 ‘Où donc ai-je mis la clef de ma chambre ?’
- (21) *yànzú dà ká càacée kúdfín náakà wáy yàayàa*
 maintenant que tu-AcII jouer argent-le le tien *wáy* comment
záa kà yí kà kóomàa gídáa ?
 VisII tu faire inj-tu retourner maison ?
 ‘Maintenant que tu as joué (et perdu) tout ton argent comment vas-tu donc
 faire pour rentrer à la maison ?’
- (22) a *nân wáy, wàa née nèe sá`àn kà, tàashí kà baa*
 a ici *wáy*, qui c’est c’est égal-de toi, lève-toi tu-Inj donner
mù wúríi.
 nous place
 ‘Ce n’est pas ta place ici (lit. ici qui donc est ton égal,) lève-toi et
 débarrasse le plancher.’
- (23) *wáy, mii ká hwádfii míshi yà yàrdá ? gàyáa míni*
wáy, quoi tu-AcII dire à-lui Il-Inj être d’accord ? Dis à-moi
ìn jí !
 Je-Inj entendre
 ‘Mais qu’est-ce que tu lui as donc dit pour qu’il soit d’accord, dis le moi,
 que je l’entende !’

En (20a) dans lequel, il n’y a que l’interrogatif *ináa*, où, celui-ci construit un parcours sur le domaine des occurrences possibles, c’est-à-dire, que l’énonciateur passe en revue les différents endroits où peuvent se trouver la clef, mais sans s’arrêter sur un seul, puisqu’il ignore où elle se trouve, et s’adresse à autrui (qui peut être soi-même dans le cas d’une interrogation monologuée) pour avoir la réponse à sa question. Le fait de s’adresser à autrui en tant que constitutif de l’interrogation se limite seulement à l’impossibilité pour l’énonciateur de fournir la

bonne réponse. L'emploi de *wáy* en (20b) a pour effet de renforcer l'interrogation et de recourir à autrui parce que l'issue est introuvable. Ce renforcement produit de l'exaspération, de l'irritation, une sorte d'impuissance, de résignation ou de la surprise chez l'énonciateur qui ne trouve pas de lui-même d'issue au parcours, d'où concomitamment le recours à autrui, réel ou imaginaire, pour sortir du parcours, trouver la valeur qui le stabilise et qui en constitue l'issue. Il pourrait s'agir en (20b) d'une question que se pose l'énonciateur à lui-même, il n'en reste pas moins que *wáy* marque la recherche de cette issue. En résumé l'interrogation combinée avec le marqueur *wáy* construit un parcours avec le recours à autrui comme recherche d'issue au parcours; mais il n'y a pas sortie du domaine. Les exemples (21) et (23) sont construits sur le même modèle que (20b) avec *wáy* suivi des interrogatifs *yàayàa* 'comment' et *mìi* 'quoi' et le même parcours avec recherche d'une issue introuvable. Cette combinaison ajoute une signification, une note de défi à l'interrogation en (21), d'étonnement ou de surprise en (23). En (22), avec une interrogation rhétorique, l'énonciateur n'attend pas une réponse de son interlocuteur. Le parcours sur le domaine des valeurs possibles trouve donc une issue parce que l'énonciateur n'attend aucune réponse (interrogation rhétorique). L'issue du parcours consiste donc à sortir du domaine.

(24) wáy shí, wánnàan yáaròn, báabù wàndà zây íyàa yíi
 wáy lui, cet enfant, il n'y a pas celui qui VisII-il pouvoir faire
 míshì màgánàa yà jí ?
 à-lui parole Il-Inj entendre ?
 'Mais, cet enfant-là, n'y a-t-il donc personne qui puisse lui parler (et) qu'il écoute ?'

(25) wáy káy, sáy án jáa mákà kùnnée zaa kà jí
 wáy toi, et on-AcI tirer à-toi oreille VisII tu écouter
 màgánàa kóo ?
 parole n'est-ce pas ?
 'Toi, il faut donc qu'on te tire les oreilles pour que tu écoutes, n'est-ce pas?'

- (26) *wáy shîn*, *káy*, *bàa náa hánàa ká bá zúwàa wánkàa*
wáy shîn toi, neg je-AcI interdire te neg aller se baigner
tábkii bá ?
 mare neg ?
 ‘Mais dis donc toi, ne t’ai-je pas interdit d’aller te baigner à la mare ?’
- (27) *shîn dón allàh máalàmîn dà yá jée Mísírà áka*
shîn à cause de Dieu maître-le qui il-AcII aller Egypte on-AcII
kíráayóo shì ákà gábáatád dà shí, yá zámá shíi nèe
 appeler le on-AcII promouvoir prep le il-AcII devenir lui c’est
máalàmín wúrîn á nàa yíi míshì támbáyóyíi yá nàa báadà
 maître-le place-la on InacI faire à-lui questions il InacI donner
ámsàa , shîn wáy à Mísírà àbín wàasàa nèe wànnán
 réponse , *shîn wáy* en Egypte chose-de plaisanterie c’est ce
máalàmíi ?
 maître ?
 ‘Je vous le demande, à cause de Dieu, un maître qui est allé en Egypte,
 qu’on a appelé et qui y a été promu et est devenu le maître à cet endroit et
 auquel on posait des questions et qui y répondait, je vous le demande, en
 Egypte, est-ce que ce maître n’est pas un maître ?’ (lit. est-ce que ce maître
 est un objet de plaisanterie ?).

En (24) il n’y a pas de morphème interrogatif ; l’interrogation y est marquée par la seule intonation, mais dans la mesure où elle ne présente pas de valeur distinguée, sa combinaison avec *wáy* produit aussi le parcours avec recherche d’une issue. En (25), une autre interrogation rhétorique, en dépit de l’emploi de la marque de parcours *kóo*, qui, placée enfin d’énoncé construit la valeur présente dans l’énoncé comme valeur distinguée, on a, contrairement à (1c), construction du parcours avec issue. Cela est possible parce que la valeur distinguée, ‘qu’on te tire les oreilles’, en tant que condition pour que le co-énonciateur écoute les paroles et conseils qui lui sont adressés, constitue l’issue même du parcours : on a beau lui parler, le sermonner, le gronder, le menacer, rien n’y fait, il faut passer à quelque chose de plus fort, lui tirer les oreilles, pour que, enfin peut-être, il écoute. L’énoncé (26) contient en plus de *wáy*, le marqueur de l’interrogation *shîn* qui a pour valeur de renforcer le type d’interrogation dans laquelle il est employé. Il a la même valeur

que *wáy* de recours à autrui qui est limité au co-énonciateur qui est pris à témoin. Tout comme *wáy*, il souligne, renforce le caractère interrogatif de l'énoncé, renforcement qui se manifeste par de l'irritation ou de l'impatience. Son emploi en combinaison avec *wáy* est donc redondant puisque tous les deux expriment pratiquement la même valeur. Cette valeur de *shîn* a été mise en évidence en comparant des énoncés deux à deux, avec et sans *shîn*. Ainsi en (26) chacun des deux marqueurs, *shîn* ou *wáy* suffit à construire la signification supplémentaire de parcours avec recherche d'issue. Avec la présence des deux marqueurs, cette signification se trouve donc renforcée. La particularité de cet exemple dans lequel le parcours interrogatif porte sur **p/p'** : 'avoir interdit d'aller à la mare' / 'ne pas avoir interdit d'aller à la mare', avec un sujet grammatical identifié à l'énonciateur, qui sait donc qu'il a interdit à l'enfant d'aller à la mare, l'énonciateur n'attend pas une réponse de la part du co-énonciateur, réponse que tous les deux connaissent. C'est pourquoi on a affaire ici à une interrogation rhétorique. *Wáy* tout, comme *shîn*, marque l'irritation de l'énonciateur qui constate que malgré son interdiction, l'enfant continue à aller à la mare. En (27) l'énonciateur prend à témoin ses interlocuteurs avec l'emploi de *shîn*, qui en plus souligne la valeur rhétorique de l'interrogation. L'effet de ce renforcement est que l'énonciateur invite ses interlocuteurs à répondre oui conformément à son attente (valeur de prise à témoin). Si en (20b) *wáy* est remplacé par *shîn* donnant : *shîn ináa ná sáà mábúudîn dáakìináa ?*, pour mes informateurs, l'énoncé ne peut avoir que la valeur de recours à autrui, autrement dit, l'énonciateur ne peut pas s'adresser la question à lui-même, et c'est là le point de différence entre les deux marqueurs : avec *shîn*, on a nécessairement une relation intersubjective, avec impossibilité pour l'énonciateur d'être son propre co-énonciateur, de se poser la question à lui-même, ce que par contre permet *wáy*.

2. *Mànà* Comme Marque du Renforcement de l'Injonction

Mànà met en relation deux énoncés renvoyant à deux états, deux situations, ou deux événements de telle sorte que d'un énoncé postérieur, celui qui le contient, on remonte à un autre qui est antérieur, qu'il soit explicitement construit ou sous-entendu, c'est-à-dire pré-construit. Cet énoncé antérieur sert de déclencheur à l'emploi du marqueur *mànà*. La validation de l'énoncé antérieur a rencontré un obstacle dans sa réalisation et *mànà* le reprend pour le prédiquer de nouveau.

Le premier emploi de *mànà* est celui dans lequel il est combiné avec l'injonctif qui traduit soit un ordre, un désir, un souhait, une suggestion, une

demande, ou une invitation. Il exprime alors le renforcement par reprise ou répétition de cette injonction, au sens large, d'un sujet à un autre. Les exemples (28) à (37) présentent la situation suivante : l'énonciateur désire que son interlocuteur accomplisse un certain acte. Pour une raison ou une autre, celui-ci ne l'a pas encore réalisé, soit qu'il ne veut pas, qu'il tarde à le faire ou qu'il hésite. Pour inciter son interlocuteur à s'exécuter, l'énonciateur renouvelle sa demande, par l'emploi de *mà̀nà*. Le renouvellement de l'injonction indique donc une reprise identificatrice de la première et c'est de cette façon que se manifeste cette relation exprimée en termes généraux entre un état antérieur et un état postérieur. Pour simuler l'ensemble de cette situation ainsi décrite, nous avons introduit (28) qui exprime un simple ordre, c'est-à-dire sans *mà̀nà*.

(28) tàashí, kà rákàa shí.
lève-toi, tu-Inj accompagner le
'Lève-toi et accompagne le.'

(29) tàashí kà rákàa shí mà̀nà.
lève-toi tu-Inj accompagner le mà̀n
'Lève-toi donc et accompagne le.'

(30) jàakùdǎa mínì mà̀n ìn zám̀nàa.
pousse à-moi mà̀n je-Inj s'asseoir
'Pousse-toi donc que je m'assoie.'

(31) kùnnà wútál mà̀nà cíkín dúhùu záa kà bár mù ?
allume lumière-la mà̀nà dans obscurité VisII tu laisser nous ?
'Mais allume donc la lumière, tu ne vas pas nous laisser dans l'obscurité ?'

(32) tàmbàyàsh shí dà kân ká mà̀na káy kóomíi sáy án mákà ?
demande lui de toi-même mà̀na toi tout sáy on-AcI à-toi ?
'Demande (le) lui donc toi-même, toi il faut qu'on te fasse tout ?'

- (33) à káawóo mánà rúwán wánkèe hánnúu mànà kùn
 on-Inj apporter à-nous eau-de laver main mánà vous-VisI
 káawóo àbíncí báà rúwán wánkèe hánnúu ?
 apporter repas sans eau-de laver main ?
 apportez-nous donc de l'eau pour nous laver les mains, comment allez-
 'Vous apporter le repas sans de l'eau pour se laver les mains ?'
- (34) a. kàrée, á nàa bikíi à gídán kù.
 chien, on InacI fête à maison-de vous
 'Chien, il y a fête chez vous.'
 b. in gáníi à kàsà mànà.
 je-Inj voir à terre mánà
 'Que je le vois donc par terre (si cela est vrai).'
- (35) kée máa káddà kì yí húshíi mánà wàasáa ná kèe yìi !
 toi aussi neg tu-Inj faire fâcherie mánà, plaisanterie je InacII faire
 'Toi aussi, ne te fâche donc pas, je plaisantais !'
- (36) íi shírúu mànà !
 fais silence mánà,
 '(Allons) tais-toi, tais-toi / mais tais-toi donc !'
- (37) ín dán níi káddà yà zóo mànà !
 Si à cause de moi neg il-Inj venir mánà !
 'Si c'est à cause de moi, qu'il ne vienne pas donc !'

En (29) on a le même énoncé qu'en (28) avec *mànà* en plus par lequel l'énonciateur exprime son empressement, avec une certaine irritation, à voir son ordre exécuté. Mais il n'est nullement besoin d'introduire l'énoncé antérieur qui déclenche l'emploi de *mànà*, l'énoncé contenant le marqueur *mànà* impliquant clairement la non-validation du procès exprimant le désir de l'énonciateur et sa reformulation. Avec *mànà*, on a en fait une construction en bifurcation, présentant donc deux chemins possibles, l'un représentant la validation de la relation prédicative, soit **p** et l'autre **p'** sa non-validation. Dans le cas de (29) on a **p** : 'lève-toi...' validé et **p'** le même procès non validé : 'ne te lève pas' ; avec l'emploi de *mànà* on se situe à la pointe de la bifurcation qui n'est pas un chemin vers **p** ou **p'** mais le point qui permet de mener à **p** ou à **p'** "qui est en-deçà de **p** et **p'**, c'est-à-

dire hors-**p,p**”. Aucune des deux valeurs n’est validée et le désir renouvelé de l’énonciateur est de voir **p** validée, c’est-à-dire le passage de hors-**p,p** à **p** validé. Les autres énoncés sont construits selon le même schéma. Ainsi en (30), l’énonciateur veut s’asseoir, mais son interlocuteur ne semble pas vouloir lui faire de la place, d’où l’emploi de *màrà* pour renforcer sa demande en l’exprimant de nouveau. En (31) celui qui est en mesure de faire de la lumière tarde, hésite à le faire, laissant tout le monde dans l’obscurité, ce qui explique la hâte de l’énonciateur à le voir allumer la lumière. En (32) on a affaire à quelqu’un de velléitaire et pour l’aider à sortir de son indécision, l’énonciateur emploie *màrà* pour le pousser à agir de lui-même. L’énoncé (33) présente une situation dans laquelle on mange avec les doigts et le repas est normalement amené en même temps que de l’eau pour se laver les mains. Mais l’eau a été oubliée, ce qui justifie l’emploi de *màrà* avec apporter de l’eau, et constitue la demande d’exécution d’un acte qui aurait dû être déjà accompli. L’énoncé (34) qui est une sorte d’adage et qu’on peut interpréter par : ‘je ne crois que ce que je vois’, présente deux énoncés qui s’impliquent l’un l’autre. La fête implique une abondance de plats manifeste pour tout le monde, or le chien ne voit aucun signe évident pour lui, d’où l’énonciation de (34b) pour demander la validation de ‘il y a fête chez vous’ et de son implication ‘présence des os par terre’ comme preuve de cette validation. Avec (35) et (37) c’est la forme négative, marquée par *káddà*, de l’injonctif qui est utilisée, mais le schéma de construction reste le même : en (35) l’énonciateur qui essaie de calmer son interlocutrice n’est pas à sa première tentative qu’il renouvelle par l’emploi de *màrà*. De même en (37) l’énonciateur savait déjà que la personne dont il est question ne viendra pas et l’emploi de *màrà* constitue une exhortation indirecte à rester dans cet état. Cet empressement à voir une relation prédicative visée être validée peut être doublé d’un sentiment d’énervement ou d’agacement comme dans (29) à (33) et la seconde interprétation de (36) ou de supplication comme dans (35) et (36) dans sa première interprétation, ou de désinvolture ou de l’indifférence, cas de (37), selon le prédicat en jeu ou l’intonation.

2.2 *Màrà* comme marque de confirmation ou d’évidence par identification.

Deux emplois manifestent cette valeur. Le premier emploi est une assertion déclenchée par un énoncé antérieur qui lui-même est une assertion. Dans le second cas l’énoncé déclencheur est une question. On examinera successivement ces deux emplois.

Les exemples ci-dessous présentent tous une relation intersubjective directe : un énonciateur qui s’adresse à un interlocuteur pour formuler un ordre, un désir ou

une demande. Cette relation caractéristique entre sujets constitue une contrainte d'emploi pour que la combinaison de l'impératif ou de l'injonctif avec *mànà* produise cette valeur de renforcement de l'injonction. Si cette condition n'est pas satisfaite la même combinaison construira alors une valeur de confirmation par identification, construite avec les marqueurs aspectuels de l'accompli, de l'inaccompli et de la visée ou même d'autres marqueurs comme *gáará*, 'il vaut mieux', qui nécessite l'emploi de l'injonctif. On pourra ainsi comparer (38), dans lequel le verbe signifiant 'demander' est à l'impératif suivi de 'accompagner' à l'injonctif avec donc une relation intersubjective entre co-énonciateur et une tierce personne et dont la composition avec *mànà* a valeur de renforcement par reprise de l'injonction, et (39) dans lequel le locuteur rapporte à son interlocuteur le contenu de l'énoncé. Ici le même verbe n'assure pas de relation intersubjective et la même combinaison injonctif + *mànà* précédée de demander à l'accompli a valeur de confirmation. Cette comparaison pourra se faire également entre (40) et (41). L'emploi de *mànà* en (42) implique que le co-énonciateur a évoqué la solution de partir mais sans vraiment se décider, d'où l'emploi de *gáará*, 'il vaut mieux', en combinaison avec *mànà* qui permet de confirmer préférentiellement le départ. La valeur de confirmation est construite de la façon suivante : l'énoncé (39) a été déclenché par un énoncé antérieur qui est par exemple une question du type *tàmbáyàl shì ká yí yà rákàa ní ?* ou *káa tàmbáyée shì yà rákàa ní ?* 'est-ce que tu lui as demandé de m'accompagner ?' prononcé par le premier énonciateur ou une assertion *shíi dà kân shí yá rákàa ní*, 'il m'a accompagné lui-même, en personne' qui déclenche alors (39) comme justification de l'énoncé précédent et se rendra alors en français par : 'c'est que je lui ai demandé de t'accompagner'. La question ou l'assertion qui ont déclenché (39) contiennent la même relation prédicative que cet énoncé et l'emploi de *mànà* reprend par identification cette relation prédicative d'où la signification de confirmation de la relation prédicative de l'énoncé précédent ou déclencheur dans l'énoncé ultérieur contenant *mànà*.

- (38) *tàmbáyàsh shí yà rákàa ká mànà.*
 demande lui il-Inj accompagner te *mànà*
 'Mais demande lui donc de t'accompagner.'

- (39) tàmbáyàl shì ná yí yà rákàa ká mànà.
demander le je-AcII faire il-Inj accompagner te mànà
'Bien sûr que je lui ai demandé de t'accompagner.'
- (40) ín hákà née, bàabán shì yà yíi mishì màgánàa mànà.
si ainsi c'est, père-de lui il-Inj faire à-lui parole mànà
'Si c'est ainsi, il faut que son papa lui en parle.'
- (41) náa cèè wàà bàabán shì yà yíi mishì màgánàa mànà.
je-AcI dire à père-de lui il-Inj faire à-lui parole mànà
'Bien sûr que j'ai dit à son papa de lui en parler.'
- (42) gáará kà tàhí mànà.
Il vaut mieux tu-Inj partir mànà
'Il vaut mieux que tu partes, vraiment.'

Examinons à présent quelques cas dans lesquels l'énoncé déclencheur est une question. Celui-ci présente un parcours sur deux valeurs ou davantage. Quand on a affaire à deux valeurs, positive, **p**, et négative, **p'**, elles peuvent être équipossibles, ou présenter une valeur distinguée. La caractéristique principale des énoncés interrogatifs introduisant une réponse contenant *mànà*, c'est que la question n'est pas considérée comme une véritable demande d'information de la part de l'énonciateur qui ignore la réponse. Le co-énonciateur en répondant, l'interprète comme un simulacre de question⁵. Tout comme lui, l'énonciateur savait la réponse avant de poser sa question. En répondant par *mànà* il récupère en fait la bonne valeur, connue des deux sujets énonciateurs et la réaffirme comme réponse. Considérons l'énoncé (43) avec *kóo* qui est la marque de l'opération de parcours avec un positionnement enfin d'énoncé qui indique que c'est la valeur présente dans l'énoncé qui est distinguée (cf. Attouman (1985⁶)). La question pose donc **p** 'tu sais que...' distinguée, tout en n'excluant pas **p'** 'tu ne sais pas que...', ce qui nous ramène à **p / p'**. La réponse avec *mànà* reprend **p** : 'tu sais que le père ne veut

⁵ On notera bien qu'il ne s'agit pas d'une interrogation rhétorique.

⁶ "On distinguera deux types d'interrogation selon le positionnement de *kóo*. Dans le premier cas (p/p' *kóo*) l'énonciateur pose une valeur qu'il suppose être la bonne valeur, p ou p', peu importe : dans l'incapacité de l'asserter, par l'emploi de *kóo*, il revient à la position d'équipondération (p,p') et par l'interrogation a recours à S'°. . On notera que seul *kóo* est affecté par l'intonation montante de l'interrogation"[p149]

pas du mariage’, par identification pour la confirmer, d’où la traduction de *mà̀nà* dans ce genre d’énoncé par ‘bien sûr’, ‘effectivement’, ‘évidemment’. En (44) avec *ányáa* marqueur de doute qui s’emploie avec une interrogation, on a la valeur positive, ‘pouvoir acheter la maison’, présente dans l’énoncé qui fait l’objet du doute et qui se trouve distinguée de cette manière puis mise sous questionnement. Elle est de ce fait sélectionnée et va être reprise dans la réponse par l’emploi de *mà̀nà*. En (45), la première partie de l’énoncé présente non deux valeurs **p / p’**, mais un parcours sur le domaine des valeurs possibles. C’est dire qu’il n’y a aucune valeur distinguée, privilégiée construite qui puisse être reprise par le co-énonciateur. Mais dans la mesure où la question est un simulacre de question, la valeur-réponse est pré-construite et connue des deux interlocuteurs. En employant *mà̀nà* dans sa réponse, le co-énonciateur signifie à l’énonciateur qu’il ne peut pas ne pas connaître la réponse, que celle-ci est évidente pour tous les deux. C’est dire que la valeur-réponse est connue des deux interlocuteurs avant même que la question ne soit formulée. C’est donc une question feinte, un simulacre de question : l’énonciateur par sa question construit le domaine des valeurs possibles le parcourt (en simulant d’ignorer la réponse) et a recours au co-énonciateur qui de son côté puise dans le savoir de son interlocuteur la valeur réponse et l’asserte d’où la signification d’évidence et non d’une simple réponse. En (46) on a le même type de construction qu’en (45) avec “une question ouverte”. La personne qui a posé la question et celle qui y répond, toutes les deux connaissaient la réponse et c’est ce qui va permettre de la sélectionner et de l’énoncer comme une réponse qui va de soi, évidente pour les interlocuteurs. Quant à l’énoncé (47b), il présente la même relation prédicative que (47a), avec une valeur distinguée qui sera reprise dans la réponse. Les deux réponses (b) de (45) et (46) dans leurs secondes parties, respectivement ‘qui veux-tu que ce soit d’autre ?’ et ‘n’est-ce pas ce que tu as demandé ?’ montrent bien la préexistence de la réponse dans le simulacre de question. On remarquera que pour le co-énonciateur en répondant à la question par l’emploi de *mà̀nà*, c’est comme si celle-ci n’avait pas de raison d’être, n’avait pas à être posée et que la réponse allait de soi parce que justement pré-construite ou présupposée connue.

- (43) a. káa sán ùbân bá yà sôn ármên kóo ?
 tu-AcI savoir père-le neg il-InacI vouloir mariage-le n'est-ce pas ?
 'Tu sais que le père ne veut pas du mariage, n'est-ce pas ?'
- b. náa sáníi mànà.
 il-AcI savoir mànà
 'Bien sûr que je le sais.'
- (44) a. ányáa yàa íyà sàyén gídân ?
 vraiment il-VisI pouvoir acheter maison-la ?
 'Est-ce qu'il pourra vraiment acheter la maison ?'
- b. yá nàa íyàawáa mànà, kúdfi gàrée shì.
 il InacI pouvoir mànà, argent auprès de lui
 'Bien sûr qu'il le peut, il est riche.'
- (45) a. wàa yázúbdàa mínì rúwáa à nân ?
 qui il-AcII verser à-moieau à ici ?
 'Qui m'a renversé de l'eau ici ?'
- b. shàkiíyìn wánnàn yáaròn náakì mànà, wàa kí kèe sóò
 garmement ce enfant-le le tien mànà, qui tu InacII vouloir
 bándà shíi ?
 en dehors lui ?
 'Ton garmement de fils, bien sûr, qui veux-tu que ce soit d'autre ? (lit :
 en dehors de lui)'
- (46) a. máagánín mii née née wánnàn ?
 médicament quoi c'est c'est ceci ?
 'C'est un médicament contre quoi, ça ?'
- b. ná sháawáràl née mànà, bàa shíi bá ká tàmbáyàa ?
 celui de jaunisse c'est mànà, neg lui neg tu-AcII demander ?
 'C'est celui contre la jaunisse, bien sûr, n'est-ce pas là ce que tu as
 demandé ?'

- (47) a. máagàníń sháawàràl nées wánnàń ?
 médicament jaunisse c'est ceci ?
 'C'est le médicament contre la jaunisse, ça ?'
- b. íi màná, bàa shíi bá ká tàmáyàa ?
 oui màná neg lui neg tu-AcII demander ?
 'Oui, bien sûr, ce n'est pas ça que tu as demandé ?'

Dans les énoncés ci-dessus, c'est une question qui a déclenché l'apparition de *màná*. Son emploi implique l'existence d'un pré-construit qu'il reprend et identifie avec la seconde occurrence contenue dans la réponse. Mais une assertion dans certaines conditions peut aussi déclencher l'emploi de *màná*. Ainsi en (48a) on a une assertion avec un verbe à valeur modale, *jîi*, 'penser', 'avoir l'impression', qui n'est pas une véritable assertion, une véritable prise en charge, mais plutôt du certain affaibli, une certaine incertitude. L'emploi de *màná* en reprenant cette valeur et en l'identifiant à elle-même en (48b), va la confirmer. Quant aux énoncés (49) et (50), ils expriment tous les deux l'assertion de la valeur négative en (a) : 'Halirou ne viendra pas' et 'je ne vais pas chez grand-père maintenant', respectivement. En (b) c'est pourtant la valeur positive qui apparaît avec *màná*. D'où vient-elle alors, puisque elle n'apparaît pas antérieurement ? La formulation de la valeur négative en (49a) a été faite après l'abandon de la valeur positive, 'la venue de Halirou', en constatant qu'il se fait tard et qu'il ne venait pas. Elle était donc la valeur attendue avant que ne soit exprimée la valeur négative. Même si elle n'est pas présente textuellement en (49a) elle demeure sous-entendue et disponible du fait qu'elle est la valeur préalablement attendue et c'est pour cela que le co-énonciateur a pu la récupérer par l'emploi de *màná*. C'est le même schéma de construction qui prévaut en (50) avec la valeur positive, 'je vais chez grand-père', préalablement valide : pour le co-énonciateur, c'est une évidence que l'énonciateur ne peut pas ne pas répondre à l'appel de grand-père et même si ce dernier a énoncé la valeur négative, c'est la valeur positive qui prédomine, qui est valable.

- (48) a. bánáa Abdù, í nàa jîi yáa sàamú àmfàní à
cette année Abdu, je InacI croire il-AcI avoir récolte dans
góónál shì.
champ-de lui
'Cette année, Abdou, je crois qu'il a fait une bonne récolte dans son
champ.'
- b. yáa sáamùu mànà, káa gá táakìn dà yá sáà ?
il-AcI avoir mànà tu-AcI voir engrais-le que il-AcII mettre ?
'Bien sûr qu'il a fait une bonne récolte, tu as vu l'engrais qu'il a mis ?'
- (49) a. dárée hwá yáa yí, Hàlírù báy yàa zàwàwáa.
nuit attention il-AcI faire Halirou neg-il il-Inac venir
'Attention, la nuit est tombée, Halirou ne viendra pas.'
- b. yá nàa zàwàwáa mànà shákkàa ká kèè ?
il InacII venir mànà, doute tu InacII
'Mais bien sûr qu'il viendra, tu en doutes ?'
- (50) a. kù tàhí, níi, bín nàa zúwàa gídán kàaká yànzú.
vous-Inj partir, moi, neg-je InacI aller chez grand-père maintenant
'Partez, moi, je ne vais pas chez grand-père maintenant.'
- b. ká nàa zúwàa mànà, shíi yá kèè kíràn mù, káa
tu InacI aller mànà, lui il InacII appeler nous, tu-AcI
sán dán mìi yá kèè kíràn mù ?
savoir à cause quoi il InacII appeler nous ?
'Pour sûr que tu y vas, c'est lui qui nous appelle, (et puis) sais-tu
pourquoi il nous appelle ?'

Que ce soit avec l'injonction (section précédente) ou avec l'assertion (cette section) où l'énoncé qui sert de déclenchement à l'emploi de *mànà* est une question ou une assertion, l'énoncé qui le contient est antérieurement, soit préconstruit, soit asserté ou posé comme évident ou de quelque autre manière. La validation du procès rencontre un obstacle : hésitation, refus de réaliser le procès, mise en doute ou en question de sa validité ou feinte d'ignorance de la réponse

dans les questions. Puis par l'emploi de *màrà* le procès est repris pour répéter avec insistance l'injonction, confirmer l'assertion ou énoncer l'évidence. La relation avec un énoncé ou une situation antérieurs explique pourquoi dans la plupart des cas le contexte gauche de l'énoncé contenant *màrà* a été rapporté dans nos exemples ou pourquoi il a été fourni une explication qui permet de remonter à lui.

Les énoncés contenant *màrà*, en dehors de l'injonctif, ((35) et (37)) expriment tous des valeurs positives. L'impossibilité d'avoir *màrà* dans un énoncé négatif (cf. (51c) et (52c)) était apparue de façon inattendue alors que nous effectuions des déformations⁷ que nous soumettions à des informateurs locuteurs natifs qui ont tous rejeté ce type d'énoncés. Ainsi à partir de (51a) et (52a) on ne peut avoir comme réponse bien formée que (51b) et (52b), (51c) et (52c) ayant été rejetés parce que considérés comme : "lourd", "maladroit", ou avec la mention "un Hawsa ne dirait pas ça".

- (51) a. Gárbà yáa zóo ?
 Garba il-AcI venir ?
 'Garba est venu ?'
- b. yáa zóo màrà
 il-AcI venir màrà,
 'Bien sûr, il est venu'
- c. *bày zóo bá màrà
 neg-Ac-il venir neg màrà,
- d. *ínáa, báy zóo bá màrà
 hélas, neg-Ac-il venir neg màrà,
- (52) a. Gárbà báy zóo bá ?
 Garba neg-Ac-il venir neg ?
 'Garba n'est pas venu ?'

⁷ La déformation consiste à introduire à partir d'un énoncé de base une variation qui consiste à remplacer un marqueur par un autre ou introduire un nouveau et observer le résultat obtenu qui peut être une suite bien ou mal formée. Il faut bien entendu expliquer la nouvelle signification qui apparaît ou la malformation qui en découle.

- b. yáa zóo mànà
 il-AcI venir mànà,
 ‘Bien sûr, il est venu’
- c. *bày zóo bá mànà
 neg-Ac-il venir neg mànà,
- d. *ináa, bày zóo bá mànà
 hélas, neg-Ac-il venir neg mànà,

Afin de vérifier cette impossibilité de combinaison de *mànà* avec la négation, nous avons proposé des contextes qui, a priori, devraient permettre l’utilisation de *mànà*. Il s’agit de distinguer la valeur négative dans les questions pour pouvoir la reprendre plus facilement par l’emploi de *mànà*. À partir de (51a) nous avons essayé de faire accepter (51d), qui s’il était bien formé, devrait signifier *hélas / (mais) non, il n’est pas venu*, avec *ináa* qui construit et valide la valeur négative avec en sus une note de regret. Si la valeur négative est sélectionnée et validée, elle devrait être reprise par identification avec *mànà* pour produire la signification de confirmation. Mais une fois cet énoncé soumis à l’appréciation des informateurs, ceux-ci ont du mal à l’accepter et préfèrent ou proposent le même énoncé sans *mànà*. La même réaction a été observée à propos de (52d) proposé comme une réponse à (52a) qui présente la valeur négative dans la question. Ensuite nous avons soumis la série (53) à l’appréciation de nos informateurs. En (53a) c’est la valeur négative qui est distinguée, la question est donc une demande de confirmation de ‘il n’est pas venu’. Malgré cette distinction, il est impossible de reprendre cette même valeur pour la confirmer par l’emploi de *mànà* en (53c) ou avec *ináa* en (53d). La seule réponse acceptée, (53b), exclut l’emploi de *mànà*.

- (53) a. Gárbà bày zóo bá kóo ?
 Garba neg-Ac-il venir neg n’est-ce pas ?
 ‘Garba n’est pas venu n’est-ce pas ?’
- b. bày zóo bá
 neg-Ac-il venir neg
 ‘Il n’est pas venu’

- c. *bày zóo bá màná
neg-Ac-il venir neg màná
- d. *ináa, báy zóo bá màná
hélas, neg-Ac-il venir neg màná

Enfin, nous avons essayé à la place d'énoncés interrogatifs comme déclencheurs de l'emploi de *màná*, des énoncés assertifs en commençant par la série (54).

- (54) a. àshée Gárbà báy zóo bá
àshée Garba neg-Ac-il venir neg
'Ainsi donc Garba n'est pas venu'
- b. báy zóo bá
neg-Ac-il venir neg
'Il n'est pas venu'
- c. *bày zóo bá màná
neg-Ac-il venir neg màná,
- d. *ináa, báy zóo bá màná
hélas, neg-Ac-il venir neg màná,

Dans l'énoncé (54a) *àshée* marque le passage de la valeur positive (absente de l'énoncé) antérieurement valide, que l'énonciateur croyait être le cas, à la valeur négative (présente dans l'énoncé) désormais valide. On se trouve donc dans une situation où la valeur positive ayant été finalement écartée, seule la valeur négative est à prendre en compte. Elle se trouve en quelque sorte, a priori plus apte à être reprise et confirmée. Mais malheureusement, comme dans les énoncés précédents, les informateurs ont jugé la réponse avec la négation mal formée. La suppression de *màná* dans les suites inacceptables de (51) à (54) donne à nouveau des énoncés bien formés. Nos informateurs n'ont pas eu de réaction de rejet catégorique face à ce genre de suites, mais plutôt une appréciation en termes de faible degré d'acceptabilité : 'un Hawsa ne dirait pas ça, c'est lourd, ce n'est pas bon à entendre'. Du reste, en travaillant à fatigue constante, c'est-à-dire, en soumettant plusieurs énoncés tels ceux des séries de (51) à (53), systématiquement tous nos informateurs se sont trompés, acceptant comme énoncés bien formés des suites

qu'ils ont antérieurement rejetées ou inversement. Pour finir nous avons proposé (55) et (56) qui ont été acceptés sans aucune difficulté.

(55) a. kí nàa jii, Túkúnyáa bà tà sáyí bá tùmàkkân.
 tu InacI entendre Toukounya neg elle-Ac acheter neg brebis
 'Tu entends, Toukounya n'a pas acheté les brebis.'

b. ba tà sáyá bá mànà, ináa tá sàamú kúdfín ?
 neg elle-Ac acheter neg mànà, où elle-AcII avoir argent-le ?
 'Bien sûr qu'elle ne les a pas achetées, où aurait-elle eu l'argent ?'

(56) a. bánáa Abdù, bày sàamú àmfànii bá à góonál shì.
 cette année Abdu, neg-Ac-il avoir récolte neg dans champ-de lui
 'Cette année Abdou n'a pas fait une bonne récolte dans son champ'

b. bày yí bá máymáy mànà, cìyáawàa táa
 neg-Ac-il faire neg second sarclage mànà herbe elle-AcI
 cinyée góonâl.
 envahir champ-le
 'C'est qu'il n'a pas fait de second sarclage, l'herbe a envahi tout le champ'

Face à cette incompatibilité de composition entre *mànà* et la négation telle qu'elle est apparue dans les énoncés (51) à (54) on pourrait penser dans un premier temps qu'on a affaire à un terme qui n'accepte pas un contexte négatif, c'est-à-dire un item à polarité positive. Mais l'existence des énoncés tels (35), (37), (55b) et (56b) qui sont bien formés avec la combinaison négation + *mànà* oblige à expliquer la malformation des suites à faible degré d'acceptabilité non en termes d'incompatibilité entre *mànà* et la négation mais plutôt à travers les contraintes d'emploi de ce marqueur.

Pour expliquer le dysfonctionnement de *mànà* avec la négation on analysera les énoncés négatifs contenant ce marqueur qui sont bien formés et les suites mal formées. Pour les énoncés où l'on a la combinaison *mànà* + négation, on considérera (35), (37), (55), (56) auxquels on ajoutera (57b) et (58) ci-dessous.

- (57) a. Gárbà, kàràmbàaní yá nàa dà gyámbón tùmíi báy yàa
 Garba, goût du risque il loc avec ulcère-de estomac neg il-InacI
 íyàa yín ázùmíi yá táashì yá dǎwkàa gàa shí
 pouvoir faire ázùmíi il-AcII se lever il-AcII prendre voici le
 yànzú yá nàa gídán líkítà á nàa míshì máagàní.
 maintenant il loc maison-de médecin on InacI à-lui traitement
 ‘Garba, par goût du risque, il a un ulcère de l’estomac, il ne peut pas
 jeûner, il s’est décidé à le faire, le voilà maintenant à l’hôpital où on le
 traite.’
- b. báy yàa íyàawáa mànà wàané shíi, gyàmbóo wàasáa
 neg il-InacI pouvoir mànà qui est il ulcère plaisanterie
 nèè ?
 c’est ?
 ‘Bien sûr qu’il ne le peut pas, pour qui se prend-il, l’ulcère est-il une
 plaisanterie ?’
- (58) kádda kà kádēe míni húrāa mànà.
 neg tu-Inj renverser à-moi húrāa mànà
 ‘Mais ne me renverse donc pas mon “huraa”.’

On remarquera tout d’abord que la caractéristique commune à ces six énoncés c’est d’avoir été produits de façon naturelle et spontanée, dans le flux de la conversation. De ce fait ils sont ancrés dans une situation d’énonciation claire (avec un sujet énonciateur et des circonstances d’énonciation identifiables) et un contexte verbal assez explicite pour éviter toute erreur ou ambiguïté d’interprétation. Quant aux suites présentant des difficultés à être acceptées, (51c), (51d), (52c), (52d), (53c), (53d), (54c) et (54d), elles n’ont pas été produites spontanément mais obtenues à la suite de déformation sur des énoncés positifs contenant *mànà* dans lesquels on a introduit la négation. Elles ne sont donc pas des énoncés dans le sens que nous venons de préciser. Il s’agit “d’objets”, de suites, produits par manipulation à des fins de procédure de découverte et il est important de ne pas perdre de vue ce statut “d’objets factices” et de ne pas les assimiler à de véritables énoncés. Ils sont au mieux des énonçables, c’est-à-dire des suites qui une fois qu’on leur a attribué un (autre) contexte verbal, précisé les circonstances dans lesquelles elles auraient pu être produites, elles pourraient alors devenir des énoncés.

Rappelons-le, la valeur de *màrà* est d’asserter de nouveau (se porter de nouveau garant) le contenu d’un procès ou de renouveler une injonction antérieurement construits, ou pré-construits ou bien posés de quelque autre manière par suite de l’apparition d’un obstacle qui ralentit ou entrave leur validation. Cette signification n’est pas en contradiction avec l’assertion de la valeur positive ou négative d’un procès. Par contre on comprend aisément que cette valeur de *màrà* soit incompatible avec l’interrogation. En effet celle-ci implique l’existence d’au moins deux valeurs sur lesquelles s’effectue l’opération de parcours (cf. notes 2 et 4) tandis que *màrà*, lui, implique la sélection et l’assertion ou l’injonction d’une seule valeur. Considérons la suite (51). Pourquoi à partir de la question en (a) obtient-on (b) qui est bien formé et pas (c) et (d) ? En d’autres termes, comment se fait-il que *màrà* dont la valeur implique une assertion préalable suivie de ce que nous avons qualifié d’obstacle puisse être introduit et compatible avec une question qui ne présente pas une seule valeur stabilisée et qui pourrait de ce fait être reprise et réassertée ? Il est apparu que, dans les énoncés comme (51) où une question déclenche l’emploi de *màrà*, on a affaire non pas à une véritable demande d’information, c’est-à-dire un recours au co-énonciateur de la part de l’énonciateur pour qu’il lui précise entre “être venu” et “ne pas être venu” quelle est la bonne réponse, mais à un simulacre de question dans lequel la réponse préexistait à la question et était connue des deux énonciateurs. De cette façon on a donc une valeur stabilisée, unique, sous-entendue, pré-construite qui pourra faire l’objet d’une réassertion. Dans ce simulacre de question réapparaît en fait cette notion d’obstacle à la validation de la relation prédicative : en employant *màrà* le co-énonciateur a compris et interprété la question comme une hésitation, une réticence ou un refus de croire à la venue de Garba et c’est cette interprétation de la question qui rend possible la réponse avec *màrà* en (b). Pour que (c) et (d) soient acceptables, il faudrait pouvoir interpréter la question en (a) comme une affirmation de “ne pas être venu”, ce qui est impossible d’où la malformation de ces suites. En (52a) : *Gàrbà bày zóo bá ?* ‘Garba n’est pas venu ?’ qui est une interro-négative la valeur positive se trouve privilégiée : l’énonciateur s’attendait à voir Garba, mais ne le voyant pas (obstacle à la validation de la valeur positive) il en demande confirmation. Tout comme en (51a), la valeur négative est également absente de la question ce qui explique l’impossibilité de sa reprise par *màrà* et aussi la malformation de (52c) et (52d). En (53a) *Gàrbà bày zóo bá kóo ?* ‘Garba n’est pas venu n’est-ce pas ?’ c’est la valeur négative qui est distinguée. Malgré cette distinction, il est impossible de reprendre cette même valeur pour la confirmer par l’emploi de *màrà*. Pourquoi ? C’est parce que l’énonciateur asserte, pose que ‘Garba n’est pas venu’ puis par le biais de *kóo* il demande sa confirmation. Il n’y a

pas d'obstacle à la validation de la relation prédicative, à la croyance que 'Garba n'est pas venu'. L'absence d'obstacle fait qu'il n'y a pas de confirmation de la relation prédicative à effectuer donc pas d'emploi de *mànà* et c'est ce qui explique la malformation de (53c) et (53d). En (d) : *ináa, bày zóo bá mànà* 'hélas, il n'est pas venu bien sûr', commune à (51), (52) et (53) la valeur négative est construite dans un premier temps avec *ináa* puis explicitée par l'emploi de la négation dans la relation prédicative, il s'agit de la réponse à (a). Or il est impératif que la valeur qui doit être reprise par *mànà* soit construite dans la question et connue des deux interlocuteurs. Le faible degré d'acceptabilité de (54c) et (54d) est surprenant et ne se justifie selon nous que parce qu'ils ont été soumis à la suite des autres séries. En effet avec *àshée* on passe de la valeur positive qu'on croyait valide à la valeur négative présente dans l'énoncé qui devient à partir de son assertion la valeur valide. On a donc deux valeurs avec chacune sa propre valeur, l'une qui était valide et qui ne l'est plus et l'autre qui l'est désormais. Ceci implique qu'il y a eu un moment où existait un obstacle à la croyance que la valeur négative était la bonne valeur. Et ces deux arguments justifient le besoin d'une confirmation et l'emploi de *mànà* et il en résulte pour nous que (54c) et (54d) sont bien formés.

Les énoncés (55), (56), (57) et (58) n'ont d'autre objectif que de montrer la compatibilité de *mànà* avec la négation. Les énoncés qui servent de déclenchement à l'emploi de *mànà* n'étant pas interrogatifs et ne posant aucune difficulté à son emploi, il ne reste plus qu'à mettre en évidence les paramètres qui conditionnent l'emploi de ce marqueur dans ces énoncés. Dans les trois premiers, il s'agit de la valeur de confirmation. Un événement **p'** est asserté en (a) puis il va être repris en (b) par l'emploi de *mànà* pour être confirmé. En (55) et (57) c'est très exactement la même relation prédicative qu'en (a) qui sera reprise en (b) tandis qu'en (56) en (a) on a **p'** et **q'** en (b) et c'est en servant de cause à **p'**, en l'expliquant que **q'** permet de construire la confirmation évidente de **p'**. En (58) l'injonction avec *mànà* implique que l'énonciateur a déjà attiré l'attention de son interlocuteur, lui a déjà adressé une première mise en garde dont il n'a pas tenu compte, il la renouvelle donc par l'emploi de *mànà*.

3. Conclusion

De cette étude sur les particules *wáy* et *mànà*, il résulte que chacun des deux marqueurs a un fonctionnement double exprimant deux valeurs, deux significations différentes. Avec les marqueurs de l'accompli, de l'inaccompli, de la visée et même de l'injonctif, aussi bien dans les énoncés assertifs que dans les interrogations à valeur distinguée, *wáy* construit l'opération modale de renvoi à

autrui qui se réalise par les significations aussi diverses que variées d'affaiblissement d'une assertion, de remise en cause de la valeur de certitude d'un énoncé, de mise en doute, d'un énoncé qu'on rapporte de seconde main avec souvent une valeur supplémentaire de désapprobation, de valeur d'explication ou d'interprétation d'un énoncé produit par autrui, de distanciation d'avec la réalité dans le cas où l'énonciateur rapporte son propre rêve, de valeur d'excuse en attribuant la paternité de son énonciation à autrui, pour ne pas paraître comme s'opposant directement à lui, diminuant ainsi la force assertive de l'énoncé. Dans une interrogation sans valeur distinguée, il marque l'opération de parcours avec recours à autrui pour chercher une issue à ce parcours. Ceci se traduit par un renforcement de l'interrogation avec comme effet de sens l'exaspération, l'impatience, l'irritation, l'impuissance, la résignation ou même de la surprise.

Quant à *màrà*, il marque de façon générale l'opération de reprise identificatrice d'un procès après que la validation (sa réalisation ou sa croyance) de celui-ci ait rencontré un obstacle. Employé avec l'injonctif (ou avec l'impératif), il renforce la valeur de l'injonction en la renouvelant afin qu'elle passe de l'état de visée à celui de validation. On aura comme résultat de cette combinaison une injonction diversement modulée : l'insistance, l'agacement, l'empressement, ou même l'indifférence et la désinvolture. Dans une assertion et avec tous les autres marqueurs aspectuels, il indique la valeur de confirmation construite par la reprise identificatrice d'une relation prédicative pré-construite ou sous-entendue. *Màrà* étant introduit par un énoncé antérieur qui lui sert de déclencheur, la valeur qu'il exprime doit être stabilisée, unique ou distinguée dans le cas d'une interrogation afin qu'elle puisse être reprise. C'est pour cette raison que dans une interrogation à valeurs équipossibles celle-ci est interprétée comme un simulacre de question qui est une question dans laquelle la réponse préexistait à la demande d'information et était connue des deux interlocuteurs donc disponible pour une reprise par l'emploi de *màrà*.

References

- Abraham, R. C. 1962. *Dictionary of the Hausa Language*. London : University of London Press.
- Attouman, Mahaman Bachir. 1985. "Les emplois du curseur kóo en Hawsa." *Studies in African Linguistics* 16. 2 : 135-60.
- Culioli, Antoine. 1990c. "Pour une théorie de l'énonciation. Opérations et représentations Tome 1." Paris : HDL Ophrys.
- Newman, Paul. 2000. *The Hausa Language. An Encyclopedic Reference Grammar*. New Haven : Yale University Press.

Département de Linguistique
Université Abdou Moumouni
B.P. 418 F.L.S.H. Niamey NIGER
Email : bachir_attoumane@yahoo.fr

[received July 1, 2008,
accepted April 14, 2009]